


O MARIE CONCUE SANS PECHÉ PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS A VOUS
1830

Médaille

La

Miraculeuse

• **Histoire, Apparitions, Symbolisme**

• **Conversions par la Médaille Miraculeuse**

• **La biographie de sainte Catherine Labouré** MI

Médaille

La

Miraculeuse

- Histoire, Apparitions, Symbolisme
- Conversions par la Médaille Miraculeuse
- La biographie de sœur Catherine Labouré MI

Militia Immaculatae

2019

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous faire parvenir vos dons pour les publications. Voici nos coordonnées : Fundacja Militia Immaculatae

ul. Garncarska 34

04-886 Warszawa

Pologne

Compte de fondation :

Bank BGŻ BNP Paribas S.A.

ul. Kasprzaka 10/16, 01-211 Warszawa, Polska Numéro de compte EUR : PL 46 1750 0012 0000 0000 4104 5019

Code SWIFT : RCBWPLPW

On peut commander ce livre chez :

Fundacja Militia Immaculatae

ul. Garncarska 34

04-886 Warszawa

www.militia-immaculatae.org

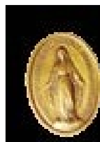
e-mail : info@militia-immaculatae.org

ISBN 978-981-17-0160-3

Printed I







Préface

Nous sommes au début de l’année 1830. La conjoncture générale est critique,

particulièrement en France. En effet, cette nation ne s'est pas remise des ravages causés par la grande Révolution de 1789, ni de l'épuisement généré par les guerres napoléoniennes.

Cette situation se fait sentir sur trois points :

— Crise économique et sociale : le pays est épuisé et ruiné...

— Crise politique : les essais de restauration sont compro-mis... De plus les trois Grands d'alors (Angleterre, Allemagne et Autriche) surveillent et conjuguent leurs efforts pour que la France ne redevienne pas une nation forte.

— Crise religieuse enfin : l'Eglise est persécutée. Elle est déman-telée par la perte de ses cadres, de son clergé, de ses institutions religieuses, de ses églises et peine à s'en relever.

Pour toutes ces raisons, un vent de révolution recommence à souffler et le trône du roi Charles X paraît bien ébranlé.

3

A vrai dire, si l'on considère le fond des choses c'est-à-dire si l'on scrute avec un regard chrétien les signes des temps, nous sommes alors sous la menace d'une nouvelle offensive diabolique de Satan, déchaîné depuis 1789. Et cette offensive va se renouveler à plusieurs reprises au cours des XIXe et XXe siècles, jusqu'à nos jours.

Il s'agit d'une tentative diabolique d'effacer quinze siècles de christianisme qui ont fait de la France la fille aînée de l'Eglise ! Le programme de fond reste celui de Voltaire : « *Ecrasons l'infâme* », c'est-à-dire le Christ, son Eglise et le Pape ; diffusons les rêves em-poisonnés de Jean-Jacques Rousseau ; appliquons les faux principes des Encyclopédistes, précurseurs du matérialisme athée.

Qui donc se lèvera pour combattre ces erreurs mortelles et les vaincre ? Marie, c'est Elle qui va apparaître pour combattre Satan et ses troupes déchaînées. C'est Elle que Dieu a désignée lorsque, s'adressant à l'ennemi du genre humain, Il lui a dit : « *J'établirai une inimitié entre toi et le genre humain, entre toi et la femme, entre ta race et la sienne et elle t'écrasera la tête.* » (Genèse, III, 15). C'est pourquoi, à travers les siècles, la liturgie continue-t-elle, et elle continuera jusqu'à la fin des temps, à la proclamer « *Vierge toute-puissante* »,

« Forte comme une armée rangée en bataille », « *Victorieuse de toutes les batailles de Dieu* ». C'est Elle qui nous a donné le Sauveur Jésus, vainqueur du péché, de la mort et de l'enfer !

Et voilà qu'en 1830, au 140 rue du Bac à Paris, elle apparaît à une humble religieuse de Saint-Vincent de Paul, sœur Catherine Labouré et lui remet une médaille pour vaincre l'ennemi du genre 4





humain, arme si puissante entre toutes qu'on l'appellera Médaille Miraculeuse. C'est ainsi que, peu de jours après avoir accepté de porter cette Médaille Miraculeuse, le juif athée Alphonse Ratisbonne se convertit à la foi catholique.

Le miracle de cette conversion inspirera à saint Maximilien Kolbe l'idée de demander à tous les chevaliers de l'Immaculée de porter la Médaille

Miraculeuse. « *Distribuez la Médaille Miraculeuse partout où c'est possible. Aux enfants, qu'ils la portent toujours au cou, aux personnes âgées, et aux jeunes gens en particulier, afin que par son soin, ils aient assez de force pour résister aux nombreuses tentations, pièges et mensonges qui les attendent de nos jours. Et pour ceux qui ne vont pas à l'église, ont peur de venir à la confession, se moquent des pratiques religieuses, rient des vérités de la Foi, s'enfoncent dans une morale boueuse ou restent hors de l'Église dans l'hérésie, il est absolument nécessaire de leur offrir la Médaille Miraculeuse, de leur demander de la porter et d'implorer l'Immaculée pour leur conversion pendant ce temps.*

Beaucoup trouvent le chemin, même s'ils refusent absolument la Médaille Miraculeuse. Dans ce cas, cousez-la simplement en cachette dans leurs vêtements et priez. Marie Immaculée, tôt ou tard, montre ce qu'Elle peut faire. »
(avant mai 1926) 5



Mais revenons à l'année 1830. D'après les sources les mieux contrôlées, ces apparitions eurent lieu au moins cinq fois entre 1830 et 1831. Nous ne retiendrons ici que les deux principales : celle du 18 juillet 1830 et celle du 27 novembre 1830.

6

L'apparition

et le message dans la nuit

du 18 au 19 juillet 1830

Nous en possédons le récit détaillé, écrit de la main même de sainte Catherine Labouré.

En voici le résumé, avec les citations extraites des passages principaux.

Nous sommes le 19 juillet, jour où l'on célèbre la fête de saint Vincent de Paul, fondateur des Filles de la Charité. La veille au soir, l'humble novice se couche avec la pensée que saint Vincent lui obtiendra la grâce de voir la Sainte Vierge. «

Il y a si longtemps, ajoute-t-elle, que je désirais la voir. »

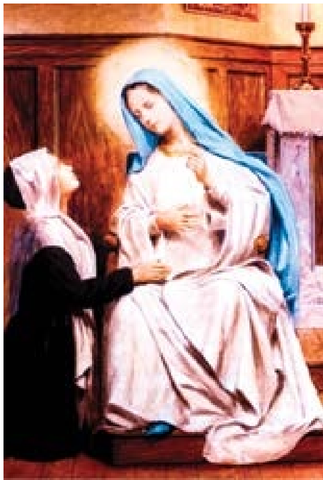
Et voici que, vers 23h30, une voix la réveille, qui l'appelle par son nom :

— « *Sœur Catherine !* »

C'est son ange gardien, qui se manifeste à elle sous l'apparence d'un enfant d'environ cinq ans, tout vêtu de blanc. Il lui dit :

— « *Venez vite à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend... Soyez tranquille, tout le monde dort à poings fermés* »...

7



Elle se lève, s'habille et suit son ange. Toutes les portes s'ouvrent devant lui, sans bruit, et toutes les lumières s'allument sur leur passage. En entrant, elle voit la chapelle éclairée comme pour la messe de minuit. Au bout d'un mo-

ment, l’ange lui dit :

— « *Voici la Sainte Vierge,*

la voici ! »

Elle entend alors un bruit,

comme le frou-frou d’une

robe de soie... C’était la Sainte

Vierge qui, venant du côté du

tableau de saint Joseph (situé à gauche), gravit les marches de l’autel et vient s’asseoir sur le fauteuil qu’occupe habituellement le Père Directeur, côté Evangile. La petite sœur s’élance et vient s’agenouiller devant elle, posant familièrement les mains sur ses genoux. Commence alors un long entretien qui va durer plus de deux heures.

Lors de son premier rapport, craignant de trahir un secret, la voyante mesurera ses confidences : « *La Sainte Vierge me dit comment je devais me conduire envers mon directeur, et ajouta plusieurs choses que je ne dois pas dire... Pour la manière de me conduire dans mes peines, elle me montra, de la main gauche, le pied de l’autel et me recommanda d’y venir, d’y répandre mon cœur, m’assurant que je recevrai toutes les consolations dont j’aurai besoin... Je lui demandai ce que signifiaient toutes les choses que j’avais vues, et elle daigna me les expliquer.* »

8

A l’issue, la Sainte Vierge repartit comme elle était venue...

L’enfant (son ange gardien) qui n’avait pas bougé pendant tout ce temps lui dit :

— « *Elle est partie* ».

Puis il reconduisit la sœur à son dortoir, de la manière qu’elle en était venue. Revenue dans son lit, elle entendit sonner deux heures, mais elle ne put se rendormir –et on le comprend.

L’entretien avec la Sainte Vierge avait donc duré plus de deux heures. La Sainte Vierge avait donc dû certainement lui en dire davantage. C’est pourquoi son directeur insista et la voyante consen-tit à lui confier le grand message qu’elle avait reçu de Notre Dame.

Le voici intégralement :

« *Mon enfant, le bon Dieu veut vous charger d’une mission, vous aurez bien de la peine. Mais vous vous surmonterez en pensant que vous le faites pour la gloire du bon Dieu, vous connaîtrez ce qui est du bon Dieu, vous en serez tourmentée. Jusqu’à ce que vous l’ayez dit à celui qui est chargé de vous conduire. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez pas. Dites leur avec confiance et simplicité, ayez confiance, ne craignez pas.*

« *Vous verrez certaines choses, rendez en compte, vous serez inspirée dans vos oraisons. Les temps sont très mauvais. Des malheurs vont fondre sur la France. Le trône sera renversé, le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes (la Sainte Vierge avait l’air très peiné en disant cela.). Mais venez au pied de cet autel. Là les grâces seront ré-*

pandues sur toutes les personnes qui les demanderont avec confiance et ferveur, elles seront répandues sur les grands et sur les petits...

« *Mon enfant, j’aime à répandre les grâces sur la Communauté en particulier. Je l’aime beaucoup. J’ai de la peine. Il y a de grands abus, la* 9

règle n’est pas observée, la régularité laisse à désirer, il y a un grand relâ-

chement dans les deux Communautés [les Pères et les Sœurs] . *Dites-le à celui qui est chargé de vous, quoiqu’il ne soit pas supérieur et il sera dans quelques temps chargé d’une manière particulière de la Communauté.*

Il doit faire tout son possible pour remettre la règle en vigueur, dites-le lui de ma part…

« *Qu’il veille sur les mauvaises lectures, la perte de temps et les visites…*

« *Lorsque la règle sera mise en vigueur, il y aura une Communauté qui viendra se réunir à la vôtre. Ce n’est pas l’habitude. Mais je l’aime …*

dites qu’on la reçoive. Dieu les bénira et elles jouiront d’une grande paix.

La Communauté deviendra grande …

« *Mais de grands malheurs arriveront, le danger sera grand, ne craignez pas, le bon Dieu et saint Vincent protègeront la Communauté (la Sainte Vierge était toujours triste). Là je serai Moi-même avec vous.*

J’ai toujours veillé sur vous, je vous accorderai beaucoup de grâces…

Le moment viendra où le danger sera grand, on croira tout perdu. Là, je serai avec vous, ayez confiance, vous reconnaîtrez ma visite, la protection de Dieu et celle de saint Vincent sur les deux Communautés …mais il n’en est pas de même des autres Communautés, il y aura des victimes (la Sainte Vierge avait les larmes dans les yeux en disant cela). Pour le clergé de Paris, il y aura bien des victimes… Monseigneur l’archevêque mourra (à ce mot, les larmes de nouveau).

« *Mon enfant, me dit-elle, le monde entier sera dans la tristesse. Je me demandais quand cela arriverait , j’ai très bien compris 40 ans.*

« *A ce sujet, Monsieur Aladel me répondit : Savez-vous si vous y serez et moi aussi ? Je lui ai répondu : d’autres y seront si nous n’y sommes pas* ».

10



Ce message est long et très riche. Il n’est pourtant que le résumé d’un entretien

de deux bonnes heures. Son importance n’échappe à personne, et nous y reviendrons. Mais il faut de suite le complé-

ter par le message du 27 novembre 1830... qui va nous présenter le grand remède et l’arme victorieuse : la Médaille Miraculeuse.

11



12

L’apparition et le message du 27 novembre 1830

Nous sommes le samedi 27 novembre 1830. Il est 5h30 du soir.

Selon le règlement, les sœurs du noviciat sont réunies à la chapelle pour l’oraison du soir. C’est le grand recueillement. Dans une de-mi-obscurité, les jeunes novices prient avec ferveur.

Tout à coup, il semble à sœur Catherine entendre du bruit, comme le même frou-frou d’une robe de soie, venant de la droite, du côté de la Tribune et se dirigeant vers le sanctuaire. Ayant regardé de ce côté, elle reconnaît la Sainte Vierge qui s’arrête à hauteur du tableau de saint Joseph. Tout va alors se dérouler sous la forme de scènes de tableaux et de gestes ; peu de paroles seront échangées.

Premier tableau :

« La Sainte Vierge est debout, habillée de blanc, d’une robe en soie blanche aurore. Elle porte sur la tête un voile blanc qui descend de chaque côté jusqu’en bas. Ses cheveux en bandeaux 13



sont retenus par un serre-tête en dentelle. Son visage est assez dé-

couvert.

« Ses pieds reposent sur une boule blanche à moitié visible.

Entre les mains, élevées à la hauteur de la poitrine, Elle tient une boule qui représente le globe. Son regard est élevé vers le Ciel, sa figure est de toute beauté, sœur Catherine ne saurait la dépeindre.

« Tout à coup, des anneaux apparaissent aux doigts de la Vierge, sertis de pierreries les unes plus grosses, les autres plus petites et qui jettent des rayons de différentes dimensions, plus beaux les uns que les autres. Ces rayons, en jaillissant, s’élargis-sent vers le bas au point que Catherine ne voit plus les pieds de la Vierge.

« A ce moment, la Sainte Vierge abaisse son regard vers sœur Catherine et une voix se fait entendre qui lui dit ces paroles : « *Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France… et chaque personne en particulier. C’est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me*

les demandent ».

« A cet instant, sœur Catherine ne trouve pas les mots. Sœur Catherine comprend « *combien il est agréable de prier la Sainte Vierge et combien Elle est généreuse envers les personnes qui La prient, que de grâces Elle accorde aux personnes qui les Lui demandent et quelle joie Elle éprouve en les accordant* ».

Deuxième tableau :

« Mais voici que tout change. Il se forme autour de la Sainte Vierge un ovale qui la transforme en un tableau. En haut de ce tableau, elle distingue, écrit en lettre d'or ces paroles : « *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ». Une voix se fait entendre qui lui dit : « Faites frapper une médaille sur ce modèle.*

Toutes les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces, en la portant au cou. Les grâces seront abondantes pour les personnes qui la porteront avec confiance ».

A l'instant d'après, le tableau parut se retourner, sœur Catherine vit le revers de la médaille : le monogramme de Marie, l'M

surmonté d'une croix et les deux Cœurs, celui de Jésus couronné 15



d'épines, celui de Marie percé du glaive. Douze étoiles formant l'ovale entouraient le tout.

Et tandis que la voyante se demandait ce que cela voulait dire, une voix intérieure lui répondit : « *La Croix, la lettre M et les deux Cœurs en disent assez !* »

Ce sera donc à nous de réfléchir et de comprendre.

On notera seulement que cette apparition se renouvela au moins cinq fois dans l'espace d'un an... avec la répétition d'un ordre formel : « *Faites frapper une médaille sur ce modèle ; des grâces nombreuses seront accordées à ceux qui la porteront surtout suspendue au cou.* »

16

Les messages sont-ils

toujours d'actualité ?

Nous arrêtons ici l'exposé des faits. Que l'on nous pardonne s'ils ont paru « assez » ou « trop copieux ». Ce sont les faits qui commandent. Beaucoup étaient ignorés. Or c'est cet ensemble qu'il faut d'abord connaître pour, ensuite, porter un meilleur jugement et en dégager les leçons pour nous, les hommes d'aujourd'hui.

C'est ce qui nous reste à aborder, en toute franchise.

Bien que de première importance, nous allons laisser de côté l'appréciation des théologiens concernant l'incidence providentielle de la diffusion de la Médaille Miraculeuse sur la définition du dogme de l'Immaculée Conception proclamé par le Pape Pie IX en 1854. L'invocation populaire : « *Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous* » en a merveilleusement préparé l'esprit du peuple chrétien. Tout comme les apparitions de Lourdes de 1858 en ont été la providentielle signature, lorsque la Sainte Vierge dit à Bernadette : « *Je suis l'Immaculée Conception.* »

17

Les dates de ces trois événements sont donc indissociables : 1830, 1854 et 1858.

Les inscriptions figurant sur le recto et le verso de la Médaille Miraculeuse pourraient, également, faire l'objet d'un commentaire théologique car on y retrouve tous les grands thèmes de la théologie mariale.

Nous préférons, ici, nous contenter de ne poser qu'une seule et grande question, celle qui est susceptible d'interpeller tous les hommes de notre époque : « *Franchement, quelle est la valeur et l'in-térêt de tout cela, pour nous hommes d'aujourd'hui ?* »

Afin de bien répondre à cette question, il faut retracer à grands traits les lignes force de l’histoire religieuse, morale et sociale des XVIIIe et XIXe siècles, jusqu’à aborder celles du XXe siècle.

Le XVIIIe siècle, siècle de Louis XV mais aussi de Voltaire et des Encyclopédistes, a été fortement marqué par la crise de la libre pensée dans tous les domaines : moral et religieux. Il s’est achevé, au nom des trois vocables bien connus de « liberté, égalité, fra-ternité » par la plus effroyable et sanglante des révolutions : celle de 1789. « *Ni Dieu, ni maître !* ». « C *’est le Peuple qui est roi !* »

Le culte de la déesse Raison est proclamé et on l’installe, de façon sacrilège et impudique, sur les autels des églises.

Table rase est faite de tout le passé, non seulement de la Foi multi séculaire mais de toutes les institutions chrétiennes. Prêtres, religieux et religieuses, chrétiens fidèles et militants sont massacrés par milliers. Pour les remplacer, une « contre église », assermentée au régime révolutionnaire, est installée.



En 1830 en France, ni l’Eglise, ni la société n’avaient encore retrouvé stabilité et vitalité. On était, d’ailleurs, épuisé par les guerres napoléoniennes et sous étroite surveillance de l’étranger.

Successivement tout au long du XIXe siècle, le pays va être secoué par trois nouvelles révolutions : en 1830, 1848 et 1871. La dernière, ayant pris le nom évocateur de la « *Commune* », annonçait déjà les prémices du communisme.

Pendant ces périodes, deux archevêques de Paris seront fu-sillés par les

révolutionnaires : monseigneur Affre en 1848, et monseigneur Darboy en 1871.

Passons sur les autres aspects et mentionnons seulement la montée de l'incrédulité générale sous le faux prétexte que la sci-ence va désormais remplacer la religion ; et également l'influence de plus en plus visible des loges maçonniques dans le gouver-nement de l'Etat par les lois laïques dites « intangibles », etc...

19

Disons-le tout de suite et clairement : c'est à cause de tout ces faits que la Sainte Vierge est intervenue. Mère de l'Eglise et Reine de France, elle ne pouvait pas rester indifférente à ce bouleverse-ment fondamental de toutes les valeurs sociales et religieuses. Elle sait, mieux que nous, que derrière l'action des hommes, c'est Satan qui se cache et qui manoeuvre pour détruire l'oeuvre de Dieu et de son Fils Jésus.

Alors elle intervient..., elle avertit..., elle donne ses directives...

Elle remplit son rôle de chef dans le combat contre Satan et ses suppôts, comme il est dit d'elle dans la Bible :

« *Je mettrai une inimitié entre toi [Satan] et la Femme [la Sainte Vierge], entre ta postérité et sa postérité ; elle te brisera la tête et toi tu lui tendras des embûches au talon.* » (Genèse, III, 15) et (Apocalypse, XII) C'est là tout le sens de 1830 ! Le sens des confidences à sainte Catherine Labouré ; le sens également de révélation de la Médaille Miraculeuse qui devient son arme populaire contre Satan et que le bienheureux Père Kolbe appellera « *ses balles de mitrailleuse* ».

Quatre fois encore au cours de ce XIXe siècle, la Sainte Vierge reviendra se manifester :

— 1846 à La Salette,

— 1858 à Lourdes,

— 1871 à Pontmain,

— et 1876 à Pellevoisin.

A son tour, le XXe siècle débutera par trois nouveaux cataclys-mes :

— 1903-1905 : reprise des persécutions religieuses par la politique du « petit père Combes » ;

— 1914-1918 : première guerre mondiale ;

— 1917 : naissance du régime communiste par la révolution d'octobre en Russie.

C'est alors que la Sainte Vierge intervient de nouveau trois fois :

— au Portugal d'abord : du 13 mai au 13 octobre 1917, à Fatima

— et ensuite, coup sur coup en Belgique, durant l'hiver 1932-1933 : à Beauraing et à Banneux.

De ces huit apparitions mariales en un siècle, une vérité se dé-

gage et qui doit nous inviter à la confiance pour l'avenir... quoiqu'il arrive : c'est que le Ciel ne nous abandonne pas. Dieu nous a envoyé la Vierge Marie aux moments les plus dangereux. Il nous l'enverra encore dans la suite des temps, et nous en avons déjà bien des preuves et des annonces.

1830 a sonné l'heure de la grande mobilisation du combat apocalyptique de Marie contre Satan déchaîné. Oui, il est visible qu'aujourd'hui Satan est déchaîné et qu'il joue son « va-tout ».

N'ayons pas peur et tenons bon. La Vierge Marie est avec nous et, avec elle, la victoire est assurée, malgré les coups. En 1830, elle a dit : « *Viendra un temps où l'on croira tout perdu !... Mais ayez confiance*

!... J'ai été établie gardienne ! »

En 1917 à Fatima, elle dira : « *A la fin, mon Cœur Immaculé tri-omphera !* »

La consigne est donc toujours la même : « *Confiance !* »


PRIEZ POUR NOUS

Les symboles de la

Médaille Miraculeuse

A l'avers

Une prière pour honorer l'Immaculée Conception de Notre-Dame :

« O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous. »

Les rayons provenant des

mains de Marie et descendant

sur le monde entier. Ce sont les

grâces qu'elle a demandées à son

Très Saint Fils, pour nous aider

à vaincre Satan et résister à ses

tentations. Marie est Médiatrice

de toutes grâces.

Marie se tient sur un globe, qui est le symbole de la terre. Sous ses pieds se trouve un serpent, représentant Satan. Marie écrase la tête du serpent (Genèse, III, 15)



Au revers

Douze étoiles font référence à la vision de saint Jean dans l’Apocalypse : « *Et sur sa tête, une couronne de douze étoiles.* »

(Apoc., XII, 1). Les étoiles symbolisent l’Église fondée par Jésus-Christ avec les *douze apôtres*.

La Croix représente Jésus et son

Sacrifice pour nous.

Le « *M* » en lettre capitale, sous

la Croix, désigne la Sainte Vierge,

notre Mère, qui se tenait au pied

de la Croix au calvaire, pendant

que son Fils souffrait pour nos pé-

chés. Le « *M* » majuscule peut aus-

si faire référence à la sainte messe,

parce que quand nous assistons

à la Messe, nous nous tenons

comme Marie au pied de la Croix.

Les deux Cœurs brûlant d’amour pour l’humanité. Sur la gauche se trouve le très Sacré Cœur de Notre- Seigneur Jésus-Christ, couronné d’épines — nos péchés. A droite, le Cœur Immaculé de Marie percé par un glaive.



Propagation de la

Médaille Miraculeuse

Le directeur de sœur Catherine, l’abbé Aladel a écrit :

« *Mgr de Quélen m’avait dit plusieurs fois qu’il l’avait offerte lui-même à un grand nombre de malades de tous les rangs auprès desquels sa grande charité le conduisait, et que jamais il ne l’avait donnée sans en avoir reconnu les heureux fruits.*

« *Mais bientôt il les proclama dans un mandement du 15 décembre 1836, à l’occasion de la consécration de l’église paroissiale de Notre-Dame-de-Lorette :* « C’est un fait que nous sommes jaloux de consta-ter, et nous désirons que la connaissance en parvienne jusqu’aux lieux les plus reculés du monde catholique. Dans notre diocèse, cette dévotion a jeté avec le temps des racines de plus en plus profondes. Les malheurs sont encore venus l’affermir, l’accroître 24

et l’étendre avec un merveilleux progrès. Les faveurs signalées, les grâces de guérison, de conservation et de salut paraissent se multiplier à mesure que l’on implore parmi nous la tendre pitié de Marie conçue sans péché. Nous exhortons les fidèles, ajoute-t-il dans le dispositif du même mandement, à porter sur eux la Médaille frappée depuis quelques années en l’honneur de la Très Sainte Vierge, et à répéter souvent cette prière gravée au-dessus de l’image : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*.

« *De même, dans toutes les parties de la France, on vit l’empresse-ment des fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute condition, s’accroître tous les jours davantage pour se procurer la Médaille Miraculeuse. Des chrétiens indifférents, des pécheurs endurcis, des protestants, des impies, des juifs même, la demandaient, la recevaient avec plaisir, et la portaient avec une religieuse vénération.*

Ce n’est pas seulement en France qu’on eut à admirer la propagation de la Médaille. Elle se répandit bientôt, et avec profusion, en Suisse, dans le Piémont, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans le Levant et jusque dans la Chine. Disons encore qu’à Naples, aussitôt qu’elle y fut connue, le chapitre métropolitain en en-voya demander dans l’un de nos établissements

de cette ville, que le roi en fit frapper en argent pour toute sa royale famille et la cour, qu'il en fit encore frapper et distribuer un million pendant le choléra, que l'image y est vénérée dans presque toutes les maisons et le tableau dans plusieurs églises. Publions qu'à Rome les généraux d'ordres religieux s'empressèrent de la répandre, et que le Souverain Pontife lui-même la plaça au pied de son crucifix. On nous écrivit que Sa Sainteté la donna à plusieurs personnes comme une marque particulière de sa bienveil-lance pontificale.



« *Au reste, pour apprécier la propagation de cette Médaille, il suffit de consulter les registres de monsieur Vachette, à qui fut confié le soin de la frapper. Or, il résulte de leur examen que, depuis le mois de juin 1832 jusqu'à ce jour, il en a vendu :*

1o) deux millions en argent ou en or ; 2o) dix-huit millions en cuivre.

A Paris, onze autres fabricants, à son avis, en ont vendu la même quantité.

A Lyon, quatre autres, connus de lui, au moins le double, et dans beaucoup d'autres villes, soit en France, soit à l'étranger, la fabrication et la vente en sont incalculables. »

Premier'e conversion

par la Médaille

Bornons-nous aux grâces obtenues par le moyen de la Mé-

daille Miraculeuse.

Par le choix que nous en faisons, on verra qu'en répandant ses faveurs spécialement sur la France, l'immaculée Marie donne aussi des preuves éclatantes de sa protection dans tous les pays où la Médaille est connue et portée avec piété.

Parmi les traits de protection obtenus par la Médaille dans le diocèse de Paris, neuf - dont trois conversions et six guérisons —

ont été examinés dans tous leurs détails et reconnus vrais par le promoteur, dans l'enquête de 1836.

Les grâces extraordinaires dont elle a été l'instrument formeraient une chaîne ininterrompue depuis 1832 jusqu'aujourd'hui.

Mgr de Quélen en confia une à Mgr l'archevêque de Paris qui voulut aussitôt en essayer l'efficacité. Il était fort préoccupé 27



de l'état spirituel de l'ancien archevêque de Malines, Mgr de Pradt, presque mourant. Il désirait d'autant plus sa conversion que la mort de ce prélat pouvait être l'occasion d'un scandale et de graves désordres, comme ceux qu'avait causés l'enterrement de l'évêque constitutionnel Grégoire. Il se munit de la Médaille et va visiter le malade. L'entrée lui est refusée une première fois.

Mais bientôt, le moribond repentant lui envoie ses excuses, avec prière de venir de nouveau. Dans cette entrevue, il témoigne à Sa Grandeur un sincère repentir de sa vie passée, rétracte toutes ses erreurs, et, après avoir reçu les derniers

sacrements, il meurt la nuit même, entre les bras de l’archevêque. Celui-ci, rempli d’une sainte joie, s’empressa d’en faire part à *Monsieur* Aladel.

28

Conversion de Monsieur

Marie-Alphonse Ratisbonne

Alphonse Ratisbonne raconte sa conversion Extraits de la lettre de M. Marie-Alphonse Ratisbonne à M. Dufriche-Desgenettes

Ma famille est assez connue, car elle est riche et bienfaisante et, à ces titres, elle tient depuis longtemps le premier rang en Alsace. Je commençai mes études sur les bancs du Collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l’instruction de l’intelligence.

C’était vers l’année 1825 (je suis né le 1er mai 1814). A cette époque, un événement porta un rude coup à ma famille : mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien. Et bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu’il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre, et exerça son ministère dans la même ville, sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j’étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. Élevé au milieu de jeunes chrétiens, indifférents comme moi, je n’avais éprouvé jusqu’alors ni sympathie, ni antipathie pour le christianisme. Mais la conversion de mon frère, que je regardais comme 29



une inexplicable folie, me fit croire au

fanatisme des catholiques, et j’en eus horreur.

J’étais alors maître de mon patri-

moine, puisque bien jeune encore, je

perdis ma mère et, quelques années

après, mon père. Mais il me restait un

digne oncle, le patriarche de ma fa-

mille, un second père, qui n’ayant point

d’enfants, avait mis toute son affection

dans les enfants de son frère. Cet oncle,

Alphonse Ratisbonne,

si connu dans le monde financier pour

jeune converti

sa loyauté et sa capacité peu ordinaire,

voulut m’attacher à la maison de banque dont il était le chef. Mais je fis d’abord mon droit à Paris, et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d’avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui.

Je ne saurais énumérer ses largesses : chevaux, voitures, voyages, mille générosités m’étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice.

J’étais juif de nom, voilà tout. Car je ne croyais pas même en Dieu. Je n’ouvris jamais un livre de religion et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme. Un vide existait dans mon cœur, et je n’étais point heureux au milieu de l’abondance de toutes choses.

Quelque chose me manquait mais cet objet me fut donné aussi, du moins je le croyais ! J’avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m’était destinée depuis que nous étions enfants tous les deux.

Elle se développait avec grâce sous mes yeux et, en elle, je voyais tout mon avenir et toute l'espérance du bonheur qui m'était réservé. En effet, après la célébration de mes fiançailles, je voyais toute ma famille au comble de la joie. Mes sœurs étaient heureuses ! Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux : c'était mon frère Théodore. Et cependant il nous aimait aussi. Mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait, sa parole grave et sérieuse excitait ma colère.

Un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentiments et je les lui exprimai dans une heure qui dut rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie, mon frère Théodore ne craignit point de demander ouvertement aux parents la permission de le baptiser, et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardais ce procédé comme une indigne lâcheté. J'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non à des enfants et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore, je m'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot.

Il continua ses relations avec le reste de la famille. Quant à moi, je ne voulus plus le voir, je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents, et surtout contre les Jésuites, dont le nom seul provoquait ma fureur.

Heureusement que mon frère quitta Strasbourg, c'était tout ce que je désirais. Il fut appelé à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, où il ne cesserait, disait-il en nous faisant ses adieux, de prier pour la conversion de ses frères et sœurs. Son départ me soulagea d'un grand poids. Je cédai même aux instances de ma famille, à l'occasion de mes fiançailles, en lui écrivant quelques mots d'excuses.

Il me répondit avec amitié, me recommandant ses pauvres, aux-31



quels je fis en effet parvenir une petite somme. Après cette espèce de raccommodement, je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensai plus à lui, je l'oubliai… tandis que lui, il priait pour moi !

Je dois consigner ici une certaine révolution qui s'opéra dans mes idées religieuses

Basilique Notre-Dame-des-Victoires de Paris à l'époque de mes fiançailles. Je l'ai dit, je ne

croyais à rien et, dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestants. Mais la vue de ma fiancée éveillait en moi je ne sais quel sentiment de dignité humaine. Je commençais à croire à l'immortalité de l'âme. Bien plus, je me mis instinctive-ment à prier Dieu. Je le remerciais de mon bonheur et pourtant, je n'étais pas heureux… Je ne pouvais me rendre compte de mes sentiments. Je regardais ma fiancée comme mon bon ange, je le lui disais souvent et, en effet, sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais invoqué.

Je résistai aux instances de plusieurs autres, qui me communi-quaient de séduisants projets. Je m'arrêtai enfin à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte afin d'y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l'Orient. Je pris même des lettres 32



pour Constantinople et partis vers la fin de novembre 1841. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant.

En sortant de Strasbourg, je pleurai beaucoup, j'étais agité d'une foule de craintes, de mille étranges pressentiments. Je m'ar-rêtai quelques jours à Marseille où mes parents et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m'arracher à cette élé-

gante hospitalité. Il en coûte, en effet, de quitter les rives de France, quand on laisse derrière soi toute une vie d'affection et d'aimables souvenirs. Outre les chaînes qui m'arrêtaient à ces rivages, la mer elle-même semblait ne point vouloir me livrer passage. Elle soule-vait des montagnes pour me barrer le chemin; mais ces montagnes s'abaissèrent devant le la vapeur qui me transporta à Naples.

Le navire, avant d’arriver

à Naples, fit une balte à Civi-

ta-Vecchia. Au moment d’entrer au

port, le canon du fort tonnait avec

force. Je m’informai avec une ma-

ligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du

pape. On me répondit : « *C’est la fête de la Conception de Marie.* » Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

Le lendemain, à la lumière d’un

soleil magnifique qui étincelait sur la

fumée du Vésuve, nous abordâmes

à Naples. Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire.

J’écrivis surtout contre la religion et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh ! que de blasphèmes dans mon journal !

33

Je n’avais aucune envie d’aller à Rome. Il y avait là plus de motifs qu’il n’en fallait pour me détourner du voyage de Rome, si ce voyage s’était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour, et je pris ma place à bord du Mongibello pour me rendre en Sicile.

Cependant, le bateau n’était pas encore parti le premier jour de l’an. Ce jour s’annonçait pour moi sous les plus tristes conditions.

J’étais seul à Naples. J’arrivai sur la place du Palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d’une église. J’y entre. On y disait la messe, je crois. Quoi qu’il en soit, je me tins là, debout, appuyé contre une colonne, et mon cœur semblait s’ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue. Je priais à ma manière, sans m’occuper de ce qui se passait autour de moi.

Ma tristesse s’en était allée, comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin. Et tout mon intérieur, inondé d’un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j’aurais éprouvée si une voix m’avait dit : *Ta prière est exaucée !* Oh !

oui, elle était exaucée au centuple et au-delà de toutes prévisions, puisque le dernier jour du même mois, je devais recevoir solennellement le baptême dans une église de Rome !

Mais comment suis-je allé à Rome ? Je ne puis le dire, je ne puis l’expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin car, au lieu de me rendre au Bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au Bureau des diligences de Rome. J’y suis entré et je pris ma place. Je fis dire à M. Vigne, l’ami qui devait m’accompagner à Malte, que je n’avais pu résister à faire une courte excursion à Rome, et que je serais positivement de retour à Naples pour en repartir le 20 janvier. J’eus tort de m’engager. Car c’est Dieu qui dispose, et cette date du 20 janvier devait 34

marquer autrement dans ma vie. Je quittai Naples le 5 et j’arrivai à Rome le 6, jour des Rois.

Rome ne me fit point, au premier abord, l’impression que j’es-pérais. Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j’entends une voix qui m’appelle dans la rue : c’était un ami d’enfance, Gustave de Bussières. J’étais heureux de cette rencontre car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami et, dans cette douce société, j’éprouvai quelque chose de cette joie qu’on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

Quand j’entrai dans le salon, M. Théodore de Bussières, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu’il était l’ami de mon frère, son homonyme : je savais qu’il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique. C’en était assez pour m’inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu’il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussières s’était fait connaître par ses voyages en Orient et en Sicile, qu’il a publiés, j’étais bien aise, avant d’entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications et, soit par ce motif, soit par simple politesse, je lui exprimai mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût, et ajouta qu’il venait de recevoir des lettres de l’abbé Ratisbonne, et qu’il m’indi-querait la

nouvelle adresse de mon frère. « *Je la recevrai volontiers, lui dis-je, quoique je n'en use point.* »

Nous en demeurâmes là et, en me séparant de lui, je murmu-rais en moi-même de la nécessité où je m'étais engagé de faire une visite inutile et de perdre un temps dont j'étais avare. Je continuai à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures que je 35



passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au théâtre ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés. Car, entre deux camarades de pension, les moindres souvenirs fournissent d'intarissables sujets de rire et de causeries. Mais il était zélé protestant et enthousiaste comme le sont les piétistes d'Alsace. Il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes et cherchait à me convertir, ce qui m'amusait beaucoup; car je croyais que !es catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries.

Mais une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui pro-mis que si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste. M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devions partir le 20 janvier.

Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome, pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église d'Aracoeli. L'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souve-L'église

Santa Maria

in Aracœli

nirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde.

En descendant du Capitole, mon cicérone me fit traverser le Ghetto (quartier des Juifs). Là, je ressentis une émotion toute différente, c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi ! me disais-je à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome qu'on proclame si haut ? Je frissonnais d'horreur et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme il y a dix-huit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables !… Hélas ! je ne connaissais pas alors ce seul homme et j'ignorais le cri sanguinaire que ce peuple avait poussé… cri que je n'ose répéter ici et que je ne veux pas redire. J'aime mieux me rappeler cet autre cri exhalé sur la croix : « *Pardonnez-leur, Ô mon Dieu ! car ils ne savent ce qu'ils font !* ».

Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et ressenti. Je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les oppri-més que dans le camp des oppresseurs. Je retournai au Capitole, où l'on se donnait beaucoup de mouvement à l'Aracœli, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs. On me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux Juifs, M. Constantini et M. d'Ancône. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles. Et quand mon guide me demanda si je voulais y assister : « *Moi ! m'écriai-je, moi assister à de pareilles infamies ! Non, non : je ne pourrais m'empêcher de me précipiter sur les baptisants et sur les baptisés !* »

C'était le 15, et j'allai retenir ma place aux voitures de Naples.

Mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin. Il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses. Mais en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages 37



sur Constantinople, je rencontre au Corso un domestique de M. de Bussières père. Il me salue et m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussières, il me répond avec l'accent alsacien : *Piazza Nicosia, n° 38*.

Mon entrée chez M. de Bussières me causa de l'humeur car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété, tant bien que mal, sous les formes du sourire, et j'allai m'asseoir auprès de Mme la baronne de Bussières. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome…

Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains.

Cela me soulageait mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme. Je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent. Encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour Mme de Bussières et pour la 38

foi des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous. « *Enfin, me dit M. de Bussières, puisque vous détestez la superstition et que vous pro-fessez des doctrines si libérales, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente ?*

— Quelle épreuve ? — Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner… Voici ! c'est une médaille de la Sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas ? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille. »

La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules. Mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage et je consentis à prendre la médaille comme une pièce à conviction que j'offrirais à ma fiancée. Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passe la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire : « *Ah ! ah ! me voilà catholique, apostolique et*

romain ! » C’était le démon qui prophé-

tisait par ma bouche. M. de Bussières triomphait naïvement de sa victoire, et voulut en remporter tous les avantages.

« *Maintenant, me dit-il, il faut compléter l’épreuve. Il s’agit de réciter matin et soir le Memorare, prière très courte et très efficace, que saint Bernard adressa à la Vierge Marie. — Qu’est-ce que votre Memorare ?*

m’écriai-je, laissons ces sottises ! » Car à ce moment, je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l’histoire de ce saint, ouvrage que je n’avais jamais voulu lire et ce souvenir réveillait, à son tour, tous mes ressentiments contre le prosélytisme, et le jésuitisme, et ceux que j’appelais tartufes et apostats.



Je priai donc M. de Bussières d’en rester là et, tout en me mo-quant de lui, je regrettais de n’avoir pas moi-même une prière hé-

braïque à lui offrir pour que la partie fût égale : mais je n’en avais point et n’en connaissais point.

Cependant mon interlocuteur insista : il me dit qu’en refusant de réciter cette courte prière je rendais l’épreuve nulle, et que je prouvais par cela même la réalité de l’obstination volontaire qu’on reproche aux Juifs. Je ne voulus point attacher trop d’importance à la chose, et je dis : « *Soit ! Je vous promets de réciter cette prière. Si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas de mal !* » Et M.

de Bussières alla la chercher en m’invitant à la copier. J’y consentis, à la condition, lui répondis-je, « *que je vous remettrai ma copie et garderai votre original* ». Ma pensée était d’enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

Nous étions donc parfaitement satisfaits l’un et l’autre. Notre causerie, en définitive, m’avait paru bizarre et elle m’amusa. Nous 40

nous séparâmes, et j’allai passer la soirée au spectacle, où j’oubliai et la médaille et le *Memorare*.

Mais en rentrant chez moi, je trouvai un billet de M. de Bussières, qui était venu rendre ma visite et m’invitait à le revoir avant mon départ. J’avais à lui restituer son *Memorare* et, devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs. Puis, je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes :

« Souvenez-vous, Ô très pieuse Vierge Marie, qu’on n’a jamais ouï dire qu’aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé votre suffrage, ait été abandonné. Plein d’une pareille confiance, je viens, Ô vierge des Vierges, me jeter entre vos bras, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. Ô Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. »

J’avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard, sans presque aucune attention. J’étais fatigué, l’heure était avancée, et j’avais besoin de prendre du repos.

Le lendemain, 1er janvier, je fis signer mon passeport et ache-vai les dispositions du départ. Mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu, ces paroles s’étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit ? Je ne pouvais m’en défendre. Elles me revenaient sans cesse. Je les répétais continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent et vous impatientent, et qu’on fredonne malgré soi, quelque effort qu’on fasse.

Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussières pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d’Orient, et il me fournit d’excellents renseignements.

41

« *Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que vous quittiez Rome dans un moment où tout le monde vient assister aux pompes de Saint-Pierre ! Peut-être ne reviendrez-vous jamais et vous regretterez d'avoir manqué une occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si avide curiosité.* » Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place, que déjà j'en avais donné avis à ma famille, que des lettres m'attendaient à Palerme, qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions et que, décidément, je partirais.

Ce colloque fut interrompu par l'arrivée du facteur, qui ap-portait à M. de Bussières une lettre de l'abbé Ratisbonne. Il m'en donna connaissance. Je la lus mais sans aucun intérêt car il n'était question, dans cette lettre, que d'un ouvrage religieux que M. de Bussières faisait imprimer à Paris. Mon frère ignorait d'ailleurs que je fusse à Rome. Cet épisode inattendu devait abréger ma visite car je fuyais même le souvenir de mon frère.

Cependant, par une influence incompréhensible, je me déci-dai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordais aux instances d'un homme que je connaissais à peine ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

Quelle était donc, ô mon Dieu, cette impulsion irrésistible qui me faisait faire ce que je ne voulais pas ? N'était-ce pas la même qui, de Strasbourg, me poussait en Italie malgré les invitations de Valence et de Paris? La même qui, de Naples, me poussait à Rome malgré ma détermination d'aller en Sicile ? La même qui, à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répu-gnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? Ô conduite providentielle !

42

Mon intention n'était pas de passer le carnaval à Rome mais je voulais voir le pape. Et M. de Bussières m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre.

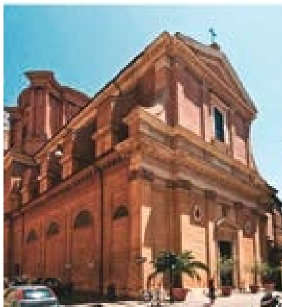
Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversa-tions avaient pour objet tout ce qui frappait nos regards : tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les mœurs du pays et, à ces divers sujets, se mêlèrent toujours les questions religieuses. M. de Bussières les amenait si naïvement, y insistait avec

une ardeur si vive, que plus d'une fois dans le secret de ma pensée, je me disais que si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'insistance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaieté na-turelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignait le feu infernal des blasphèmes aux-quels je n'ose plus penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

Et cependant M. de Bussières, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois : « *Malgré vos emportements, j'ai la conviction qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fonds de droiture qui me rassure et me persuade que vous serez éclairé, dût pour cela le Seigneur vous envoyer un ange du ciel. — A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose serait difficile.* »

En passant devant la Scala Santa, M. de Bussières se prit d'en-thousiasme. Il se leva dans sa voiture, et se découvrant la tête, il s'écria avec feu : « *Salut, saint Escalier ! Voici un pécheur qui vous montera un jour à genoux !* »

Le mercredi 19 je vis encore M. de Bussières, mais il semblait triste et abattu. Je me retirai, par discrétion, sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain à midi, dans l'église Saint-André-des-Frères.



Cependant, au milieu de la

nuit du 19 au 20, je me réveillai en

sursaut : je voyais, fixe devant moi,

une grande croix noire d'une forme

particulière et sans Christ. Je fis des

efforts pour chasser cette image

mais je ne pouvais l'éviter, et je la

retrouvais toujours devant moi, de

quelque côté que je me tournasse.

Je ne pourrais dire combien de

L'église Saint-André-des-Frères

temps dura cette lutte. Je me ren-

dormis et le lendemain, à mon réveil, je n'y pensai plus.

Le jeudi 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la Poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours. Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif : c'était l'envie de voir le pape. « *Mais je partirai sans le voir, lui dis-je, car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de saint Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait.* »

Je me rendis dans un café, sur la place d'Espagne, pour y par-courir les journaux.

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussières. Elle s'arrête et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussières me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir.

Il me proposa de l'attendre dans la voiture; je préférai sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'in-44

formai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit : « *C'est un de mes amis, le comte de Laferronays. Sa mort subite, ajouta-t'il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû remarquer en moi depuis deux jours.* »

L’église de Saint-André est petite, pauvre et déserte. Je crois y avoir été à peu près seul; aucun objet d’art n’y attirait mon attention. Je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m’arrêter à aucune pensée. Je me souviens seulement d’un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas… Bientôt ce chien disparut, l’église tout entière disparut, je ne vis plus rien…

ou plutôt, ô mon Dieu, *je vis une seule chose !*

Comment serait-il possible d’en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit point essayer d’exprimer ce qui est inexprimable.

Toute description, quelque sublime qu’elle puisse être, ne serait qu’une profanation de l’ineffable vérité. J’étais là, prosterné, bai-gné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie.

Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées. Mais enfin je saisis la Médaille que j’avais laissée sur ma poitrine; je baisai avec effusion l’image de la Vierge rayonnante de grâce… Oh ! c’était bien Elle !

Je ne savais où j’étais. Je ne savais si j’étais Alphonse ou un autre. J’éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même… Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas… La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme. Je ne pus parler, je ne voulus rien révéler, je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre… On m’y conduisit, et ce n’est qu’après en avoir reçu l’ordre positif, que je parlai selon qu’il m’était possible, à genoux et le cœur tremblant.



Mes premiers mots

furent des paroles de re-

connaissance pour M. de

Laferronays

et

pour

l’Archiconfrérie de Notre-

Dame-des-Victoires. Je sa-

vais d’une manière certaine

que M. de Laferronays avait

prié pour moi. Mais je ne sau-

rais dire comment je l’ai su,

pas plus que je ne pourrais

rendre compte des vérités

dont j’avais acquis la foi et la

connaissance. Tout ce que je

Jeudi 20 janvier 1842,

à l’église Saint-André-des-Frères (Rome) puis dire, c’est qu’au moment

du geste, le bandeau tomba

de mes yeux. Non pas un seul bandeau mais toute la multitude de bandeaux qui m’avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige

et la boue et la glace sous l’action d’un brûlant soleil.

Je sortais d’un tombeau, d’un abîme de ténèbres, et j’étais vivant, parfaitement vivant… Mais je pleurais ! Je voyais au fond de l’abîme les misères extrêmes d’où j’avais été tiré par une miséricorde infinie. Je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j’étais stu-péfait, attendri, écrasé d’admiration et de reconnaissance… Je pensais à mon frère avec une indicible joie; mais à mes larmes d’amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas ! Tant d’hommes descendent tranquillement dans cet abîme les yeux fermés par l’orgueil ou l’in-souciance ! Ils y descendent, ils s’engloutissent tout vivants dans 46

les horribles ténèbres !… Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs ! Oh ! déchirante anxiété ! C’est à vous que je pensais, ô vous que j’aime ! C’est à vous que je donnais mes premières prières !…

Ne lèverez-vous pas les yeux vers le Sauveur du monde, dont le Sang a effacé le péché originel ? Oh, que l’empreinte de cette souil-lure est hideuse ! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

On me demande comment j’ai appris ces vérités, puisqu’il est avéré que jamais je n’ouvris un livre de religion, jamais je ne lus une page de la Bible et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les Juifs de nos jours, n’avait jamais occupé un instant ma pensée. Je doute même d’en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance ? Je ne saurais le dire.

Tout ce que je sais, c’est qu’en entrant à l’église, j’ignorais tout ; qu’en sortant, je voyais clair. Je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d’un homme qu’on réveillerait subitement d’un profond sommeil. Ou bien par l’analogie d’un aveugle-né qui tout à coup verrait le jour : il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l’éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration.

Je conjurai mon confesseur, le R P. de Villefort et M. de Bussières, de garder un secret inviolable sur ce qui m’était arrivé. Je voulus m’ensevelir au couvent des Trappistes pour ne plus m’occuper que des choses éternelles. Et aussi, je l’avoue, je pensais que dans ma famille et parmi mes amis on me croirait fou, qu’on me tournerait en ridicule, et qu’ainsi mieux vaudrait échapper entiè-

rement au monde, à ses propos et à ses jugements.

Cependant, les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures, les faux jugements, faisaient partie du calice 47

d’un vrai chrétien. Ils m’engagèrent à boire ce calice et m’avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices. Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure. Je me sentais prêt à tout et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder : « *Mais quoi, m’écriai-je, les Juifs qui entendirent la prédication des Apôtres furent immédiatement baptisés, et vous voulez m’ajourner, après que j’aie entendu la Reine des apôtres* ! » Mes émotions, mes désirs véhé-

ments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m’avaient recueilli, et l’on me fit la promesse, à jamais bienheu-reuse, du baptême !

Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisation de cette promesse, tellement je me voyais difforme devant Dieu ! Et cependant, que de bonté, que de charité ne m’a-t-on pas témoigné pendant les jours de ma préparation ? J’étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R P. de Villefort qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux.

Cet homme de Dieu n’est pas un homme : c’est un cœur, c’est une personnification de la céleste charité ! Mais, à peine avais-je les yeux ouverts, que je découvris autour de moi bien d’autres hommes de ce même genre, dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu, que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le cœur de ces vrais chrétiens ! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vé-

nérable Supérieur général des Jésuites venait lui-même jusqu’à moi, et versait dans mon âme un baume du ciel. Il me disait quelques mots et ces mots semblaient s’ouvrir et grandir en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de joie, de lumière et de vie.



Ce prêtre, si humble et à la fois si puissant, aurait pu ne point me parler, car sa seule vue produisait en moi l’effet de la parole. Son souvenir, aujourd’hui encore, suffit pour me rappeler la présence de Dieu et allumer la plus vive reconnaissance. Je n’ai point de termes pour exprimer cette reconnaissance. Il me faudrait un cœur bien autrement vaste, et cent bouches, pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, pour M. Théodore de Bussières, qui a été l’ange de *Théodore et Alphonse Ratisbonne,* Marie, pour la famille de Laferronays, *deux Juifs convertis, devenus prêtres*

à laquelle je porte une vénération et un attachement au-dessus de toute expression !

Le 31 janvier arriva enfin, et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathie ! Combien je voudrais les connaître et les remercier ! Puissent-elles toujours prier pour moi, comme je prie pour elles !

Ô Rome ! Quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein ! La mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême. C'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera toute ma vie aux émotions les plus vives que j'ai éprouvées. Heureux ceux qui l'ont entendu ! Car les échos de cette puissante parole, qu'on a répétée plus tard, ne rendront jamais l'effet de la parole elle-même. Oh ! oui, je sentais qu'elle était 49



inspirée par Celle-là même qui faisait l'objet du discours.

Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté.

Une dernière consolation m’était

réservée.

Je n’oublierai jamais la crainte et

les battements de cœur qui m’oppres-

saient en entrant au Vatican, en traver-

sant tant de vastes cours, tant de salles imposantes qui conduisent au sanctuaire du Pontife. Mais toutes ces anxiétés tombèrent et firent place à la surprise et à l’étonnement, quand je le vis lui-même si simple, si humble et si paternel ! Ce n’était point un monarque, mais un père dont la bonté extrême me traitait comme un enfant bien-aimé.

Mon Dieu ! En sera-t-il ainsi au dernier jour, quand il faudra paraître devant Vous pour rendre compte des grâces reçues ? On tremble à la pensée des grandeurs de Dieu, et l’on redoute sa justice. Mais à la vue de sa miséricorde, la confiance renaîtra sans doute et, avec la confiance, un amour et une reconnaissance sans bornes.

Reconnaissance ! Telle sera désormais ma loi et ma vie ! Je ne puis l’exprimer en paroles, mais je tâcherai de l’exprimer par mes actes.



Les lettres de ma famille me rendent toute ma liberté. Cette liberté, je la consacre à Dieu, et je la lui offre dès à présent, avec ma vie entière, pour servir l'Eglise et mes frères, sous la protection de Marie !

Tombeau d'Alphonse Ratisbonne

à Ein Karem (Palestine)

La Sainte de la

Médaille Miraculeuse

Biographie de sainte Catherine Labouré

Sœur Catherine, née Zoé Labouré, vient au monde le 2 mai 1806 dans un petit village de Bourgogne, en France, Fain-les-Moutiers. Elle est la huitième des dix enfants de Pierre et Madeleine Labouré, propriétaires fermiers.

« *Maintenant, tu seras ma maman* »

La mort de Madeleine, à 46 ans, plonge la famille dans le deuil. Catherine, en larmes, monte sur une chaise pour embras-ser la statue de la Sainte Vierge et dit : « *Maintenant, tu seras ma maman* ».

En ce triste automne 1815, Zoé et Tonine sa petite sœur, quittent la ferme natale pour Saint-Rémy, une localité voisine, où une tante les recueille. Catherine se sent doublement orpheline : la mort de sa mère l'éloigne aussi de son père. Deux ans plus tard, Pierre Labouré, embarrassé par le départ de son aînée, Marie-Louise, chez 52

les Filles de la Charité, rappelle les deux fillettes, toutes heureuses de retrouver le toit familial.

Catherine fait sa première communion le 25 janvier 1818.

Une grande ferveur l'habite. « *Elle n'était plus de la terre, dira Tonine, elle était toute mystique !* ». Une mystique bien réaliste !

Voilà Catherine promue à 12 ans maîtresse de maison. Elle fait face à tout avec calme et compétence : les repas des ouvriers des champs, l'entretien du potager et du verger, le poulailler, le colom-bier aux 800 pigeons, la traite des vaches, la distribution du four-rage. Chaque semaine elle fait le pain, la lessive, et le marché ! Avec tous, Catherine est gentille et bonne, aimable et douce, elle cherche toujours à mettre la paix. Son caractère sérieux, modeste et grave, est mûri par l'épreuve et les responsabilités. L'objet de ses soins les plus attentifs, c'est Auguste, son petit frère resté infirme après une chute. Et chaque jour Catherine se rend à l'église pour prier, dans la chapelle de la Vierge restaurée par la famille Labouré.

Depuis la Révolution, l'église est sans prêtre, le tabernacle est vide.

Patiente dans les obstacles

Catherine ne se contente pas de prier. Elle visite les malades, secourt les pauvres. Elle sent que Dieu l'appelle, mais elle ne sait ni où ni comment. Et voici qu'une nuit, elle fait un rêve mystérieux : un vieux prêtre s'avance dans l'église pour célébrer la messe. Son regard s'arrête plusieurs fois sur la jeune fille qui part ensuite visiter un malade. Quand le même prêtre la retrouve à la sortie, il lui dit : « *Ma fille, c'est bien de soigner les malades. Un jour, vous viendrez à moi. Dieu a des desseins sur vous. Ne l'oubliez pas !* ». Catherine se réveille, la joie au cœur.

Mais à 18 ans, elle ne sait toujours ni lire ni écrire. Elle obtient de son père d'entrer au pensionnat de Châtillon-sur-Seine dirigé par une cousine. Un jour, se rendant à la maison des Filles de la Charité toute proche, que voit-elle au mur du parloir ? Le portrait du prêtre vu en songe ! « *C'est notre Père saint Vincent de Paul* »

lui explique une sœur. Catherine comprend : elle sera Fille de la Charité.

Après un court séjour en pension, où la jeune fermière est mal à l'aise avec des demoiselles plus raffinées qui lui font sentir leur mépris, elle revient à Fain, où elle se remet à la tâche.

Le 2 mai 1827, jour de sa majorité, Catherine déclare à son père sa vocation. Il refuse avec éclat. Il veut la marier mais Catherine refuse les beaux partis. Au printemps 1828, Pierre Labouré, de dépit, exile sa fille à Paris où elle servira dans le restaurant de son frère…

Après le refus, le renvoi : double blessure pour Catherine.

L'épreuve dure un an. Son père finit par se laisser fléchir. Catherine revient à Châtillon et en janvier 1830 commence son postu-lat chez les Filles de la Charité. Trois mois plus tard c'est le départ pour le Séminaire de Paris. Le rêve est devenu réalité !

La vision du Cœur de saint Vincent de Paul Trois jours après son arrivée à la

Maison mère des Filles de la Charité, Catherine participe avec les 110 autres novices au trans-fert solennel du corps de saint Vincent de leur chapelle (140 rue du Bac) à celle des Prêtres de la Mission (95 rue de Sèvres).

En ce dimanche 25 avril 1830, une grand'messe pontificale est célébrée à Notre-Dame par le Nonce apostolique. Une foule immense entoure l'archevêque et douze évêques devant la châsse d'argent. Une procession solennelle traverse Paris. Quelle joie pour 54



Catherine de faire cortège au

prêtre de sa vocation !

Dans la semaine qui suit,

Catherine va souvent prier à

la chapelle Saint-Vincent et

quand elle revient rue du

Bac, elle passe se recueillir un

instant devant un reliquaire

du cœur du Fondateur.

Elle entre au noviciat

juste au moment où l'on

célèbre triomphalement la

Translation du corps de saint *Saint Vincent de Paul* Vincent de Paul, depuis la cathédrale Notre-Dame jusqu'à la chapelle des Pères Lazaristes, au

95 de la rue de Sèvres, où il est toujours vénéré dans sa châsse d'argent. Pour satisfaire à la dévotion populaire, on a fait durer les cérémonies pendant toute une neuvaine.

Or, voici que pendant ces neuf jours, l'humble novice est honorée (ou plutôt provoquée) par la vision du cœur de saint Vincent de Paul. Voici comment elle l'a déclaré elle-même, par écrit, à son directeur le Père Aladel :

« *Son cœur m'apparaissait... toutes les fois que je revenais de Saint-La-zare (nom donné à la maison des Lazaristes). J'avais la douce consolation de le voir au-dessus de la petite châsse où les reliques de saint Vincent de Paul étaient exposées* (dans la chapelle de la rue du Bac).

« *Il m'apparut trois fois différentes, trois jours de suite : blanc, cou-leur de chair (plutôt rose) ce qui annonce la paix, le calme, l'innocence et l'union.*

55

« *Et puis je l'ai vu rouge-de-feu, ce qui doit allumer la charité dans le cœur. Il me semblait que toute la communauté devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde.*

Et puis, je l'ai vu rouge-noir, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur. Il me venait des tristesses que j'avais peine à surmonter, je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gou-vernement. Cependant, je n'ai pu m'empêcher d'en parler à mon confesseur, qui m'a calmée le plus possible en me détournant de toutes ces pensées. »

C'était bien surprenant, en effet de la part d'une novice igno-rante, à peine débarquée de la province. Mais ce n'était pas tout : le pauvre confesseur allait avoir une autre surprise.

La vision de Jésus lui-même dans l'Eucharistie Voici encore comment elle en a témoigné, par écrit, à son directeur, le Père Aladel :

« *J’étais favorisée d’une autre grande grâce, c’était de voir Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. Je l’ai vu tout le temps de mon sé-*

minaire, excepté quand je doutais. Alors, la fois d’après, je ne voyais plus rien, parce que j’avais voulu approfondir le mystère, et, croyant me tromper, j’avais douté. »

Certes, la dévotion eucharistique était fervente au noviciat ; mais tout de même, pour en arriver là !... Ce devait être pour le bon directeur, une surprise et un problème.

La vision du Christ-Roi bafoué et déshonoré Ce fut au jour de la fête de la Très Sainte Trinité. Voici encore comment sœur Catherine en a rendu compte par écrit :

« *Le jour de la Sainte Trinité, Notre-Seigneur m’apparut comme un Roi, avec la Croix sur la poitrine, pendant la Messe, au moment de* 56



l’Evangile. Il me semble que Notre-Seigneur était dépouillé de tous ses ornements : tout a coulé par terre, et il m’a semblé que la Croix coulait sous les pieds de Notre-Seigneur. C’est là que j’ai eu les

pensées les plus noires et les

plus tristes. C’est là que j’ai

eu les pensées que le Roi de la

terre serait perdu et dépouillé

de ses ornements royaux. Je ne

saurais dire les pensées que j'ai

eues sur les pertes que nous fai-

sions. »

Quelle surprise encore

que cette vision du Christ-

Roi, alors que cette dévotion

n'était pas encore répandue

ni officielle (la fête du Christ-

Roi n'a été instituée que par

le pape Pie XI, en clôture de l'année sainte de 1925).

Catherine se confie encore au Père Aladel. Pas d'écho. Catherine a vu M. Vincent, elle a vu Notre-Seigneur…mais elle n'a pas vu la Sainte Vierge. Son désir va être comblé. Trois apparitions vont se succéder : le soir du 18 juillet, le 27 novembre et un jour de décembre 1830.

Charitable dans le service

Le 30 janvier 1831 le séminaire s'achève. Catherine est nom-mée à la communauté de l'Hospice d'Enghien, dans la commune de Reuilly, faubourg déshérité du sud-est de Paris.

57



Sœur Catherine est affectée à la cuisine où elle retrouve vite les tours de main de la ferme et du restaurant ! Son seul tourment : elle aime donner largement mais la sœur qui est cuisinière en titre est parcimonieuse. Sa patience est mise à rude

épreuve. Deux ans après,

c’est la lingerie : lessive, re-

passage, raccommodage.

Puis, c’est le service

des vieillards. Elle les aime

et elle en est aimée. Solide et ferme, elle sait se faire respecter. Elle est bonne, même avec les plus désagréables. Elle se prive de sommeil pour les assister dans leur agonie et tous ceux qu’elle veille trouvent la paix. Elle est aussi à la loge, où elle accueille les pauvres qu’elle aime tant.

Le 3 mai 1835, Catherine prononce ses vœux. Mais ce beau jour est voilé d’une ombre, car sa sœur aînée Marie Louise a quitté la Compagnie des Filles de la Charité, brisée par l’injustice d’une calomnie.

Catherine est aussi attentive aux domestiques. Elle rend visite à une petite lingère de 20 ans tombée malade à son arrivée, et lui apporte un édredon, de l’élixir. Enfin, elle est un havre pour les Sœurs nouvelles venues, donnant avec cœur aux débutantes des 58



conseils pleins d’expérience profonde et pratique. Elle est pour elles une référence, et un recours toujours disponible.

Présente sur tous les fronts, Catherine ne ménage pas ses forces. Pourtant on fait peu de cas de sa personne, on la tient pour quantité négligeable. On la traite même de sotte… Mais sa fidélité est totale, elle défend l’autorité de sa

Supérieure, même quand elle est traitée sévèrement.

Humble dans la mission

Catherine protège son secret avec efficacité. C’est sans rien laisser paraître qu’en 1832, elle reçoit la Médaille dans sa communauté. Comblée au-delà de toute attente par les miracles qui accompagnent les premières distributions, elle n’est pas grisée par le succès dont elle est l’instrument. Si elle réussit à déjouer la curiosité, elle sait cependant défendre l’authenticité des apparitions.

Entendant dire : « *Cette sœur qui prétend avoir vu la Sainte Vierge n’a sans doute vu qu’un tableau* »,

Catherine répond d’une voix ferme : « *Ma chère, la sœur qui a vu la Sainte Vierge l’a vue en chair et en os, comme vous et moi !* ».

Catherine reste présente à sa famille, dont elle porte les soucis et les joies. Quand son père meurt dans la solitude en 1844, elle a le cœur meurtri. Mais quelle joie quand Marie Louise est

réintégrée en 1845 chez les Filles de la Charité ! Elle soutient Tonine pour qui les catastrophes se succèdent, convertit son beau-frère mourant, assiste ses frères

à leur mort, se réjouit de voir sa nièce reçue aux Enfants de Marie, et son neveu Philippe ordonné prêtre chez les Lazaristes !

La vision de la Croix

On ne connaît pas sa date précise, on sait seulement que c’est en 1848 que sœur Catherine en a fait la confidence par écrit au Père Aladel, en précisant que c’est la troisième fois qu’elle le lui dit :

« *Une Croix couverte d’un voile ou crêpe apparaît dans les airs, parcourt une partie de Paris, et jette la terreur dans les cœurs. Elle est portée par des hommes au visage courroucé qui, tout à coup, s’arrêtent devant Notre-Dame, laisse tomber la Croix dans la boue et, saisis eux-mêmes de peur, s’enfuient à toutes jambes. Au même instant paraît un bras tendu qui, avec le doigt, montre du sang. Et une voix se fait entendre :* ‘ Le sang coule, l’innocent meurt, le pasteur donne sa vie pour les brebis. ’ »

On devine l’étonnement et peut-être l’inquiétude du directeur devant une telle accumulation de visions et de prophéties, mais ce n’était pas tout !...

La vision de la Sainte Vierge gardienne de la maison C’était en 1871. Une nouvelle Révolution venait d’éclater, plus virulente que les autres, favorisée par le climat déprimant de la grande défaite de 1870. C’était (déjà !) la première révolution communiste, d’où son nom officiel : « La Commune » ou les « Commu-nards ». Les sœurs de Reuilly (où sœur Catherine avait été placée), 60



comme toutes les honnêtes

gens, furent très effrayées.

Un soir, pendant qu’elles

étaient réunies pour la ré-

création, sœur Catherine,

contrairement à son habi-

tude de silence, prit tout

à coup la parole et dit :

« — *J’ai fait un rêve cette*

nuit !

« — *Un rêve, ma sœur,*

dit sœur Dufès, la Supérieure,

lequel ?

« — *Ma sœur, j’ai rêvé*

que la Sainte Vierge était ve-

nue vous demander, dans la

chambre de la Communauté. Vous n’y étiez pas. Alors elle est allée dans votre cabinet [bureau], où vous n’étiez pas non plus. Alors elle s’est assise sur votre chaise et elle m’a dit : ‘ Tu diras à sœur Dufès qu’elle peut partir, je garderai la maison. Elle ira dans le Midi avec ma sœur Claire. Elle reviendra le 31 mai. ’ »

Nous dirons plus loin comment cette prophétie se réalisera

« à la lettre ». Pour le moment, restons sur l’effet de surprise, car nous arrivons au « charisme principal ».

Catherine attire « comme une sainte »

Au printemps 1876, Catherine sent venir la fin prochaine. Elle en parle avec calme : « Je m’en vais au Ciel » dit-elle. Fin décembre, elle demande l’onction des malades, qu’elle reçoit en toute lucidité.

61



« *N’avez-vous pas peur de mourir ?* » lui demande-t-on. Catherine s’étonne : « *Pourquoi craindre d’aller voir Notre Seigneur, sa Mère et saint Vincent ?* ».

Le 31 décembre, Catherine reçoit la communion. Autour de son lit, on récite les prières des agonisants, on répète l’invocation de la Médaille. Son dernier soupir est si doux qu’on l’entend à peine. On finissait les litanies de l’Immaculée Conception…

Dès le matin du 1er janvier, la rumeur suscite un défilé. Catherine attire « comme une sainte ». Ses membres restent souples.

Ses funérailles ont lieu le 3 janvier, en la fête de sainte Geneviève, chère à Monsieur Vincent.

Elle a vu la Sainte Vierge, elle a vu le Christ présent dans l’Eucharistie, elle a vu le cœur de saint Vincent de Paul… mais surtout elle a vécu l’Evangile au quotidien. Tout simplement…

Dans les jours qui suivent sa mort, le 31 décembre 1876, la foule se presse devant le cercueil de sœur Catherine. Une pauvre femme amène, dans une caisse montée sur roulettes, son fils de douze ans infirme de naissance, qu’elle veut descendre dans le ca-veau. Et voici que l’enfant se relève sur ses jambes !

Le premier miracle de sainte Catherine est pour les pauvres…

Table de matières



www.militia-immaculatae.org

La Fondation Militia Immaculatae poursuit l'idéal de saint Maximilien. Elle publie et distribue des livres, des brochures, des magazines, des dossiers sur l'Immaculée. Nous désirons travailler de toutes nos forces selon les directives de saint Maximilien, pour propager l'honneur de l'Immaculée, afin qu'Elle soit connue et aimée.

Si vous souhaitez vous joindre à notre apostolat, écrivez-nous à : info@militia-immaculatae.org Sur notre site Internet www.militia-immaculatae.org , vous pouvez commander des livres, des brochures, des magazines, des dépliants.

Nous les envoyons gratuitement.

Sur chaque page secondaire:

Livres selon la spiritualité de saint Maximilien

Livres sur Fatima

Dépliants

il y a un formulaire de contact à travers lequel vous pouvez passer une commande.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous faire parvenir vos dons pour les publications que vous avez reçues. Voici nos coordonnées : **Fundacja Militia Immaculatae**

ul. Garncarska 34

04-886 Warszawa

Pologne

Compte de fondation :

Bank BGŻ BNP Paribas S.A.

ul. Kasprzaka 10/16, 01-211 Warszawa, Polska Numéro de compte EUR : **PL 46 1750 0012 0000 0000 4104 5019**

Code SWIFT : RCBWPLPW



MI

Militia Immaculatae

www.militia-immaculatae.org